LES ÉTUDES LATINES DANS LE MONDE[1]

EN ESPAGNE

La crise subie par les études latines au début du dernier tiers du XVIII[e] siècle semble avoir été spécialement funeste au sort de ces études en Espagne. Ailleurs, on a bientôt trouvé des principes de restauration : chez nous, ils ont longtemps manqué.

Le latin était encore considéré à cette époque comme « la clef de toutes les sciences ». En conséquence, les écoliers, avant d'entrer à l'Université, passaient plusieurs années aux *Collegia minora*, où ils étudiaient le latin du matin jusqu'au soir. Bientôt « l'ennui du latin » gagna peu à peu les élèves et leurs parents. Ajoutons l'influence des luttes philosophiques et même politiques : les conservateurs s'en tenaient toujours aux points de vue traditionnels, tandis que les progressistes, éblouis par les nouveaux systèmes et les grandes découvertes des sciences physiques et naturelles, confondaient dans une même condamnation la défectuosité des méthodes employées pour apprendre le latin aux élèves et l'enseignement même de cette langue. Tout cela créa de bonne heure une atmosphère hostile au latin, qui a empêché pendant un siècle tout enseignement sérieux dans les lycées comme à l'Université.

Les réformes de l'enseignement secondaire ont été très fréquentes. En général, les ministres de l'Instruction publique étant hors d'état de juger par eux-mêmes, ces réformes n'étaient que des compromis entre les opinions en lutte, selon la force et la popularité de ces opinions. Il n'est donc pas étrange que la place accordée au latin dans notre baccalauréat ait été en diminution constante.

C'est seulement en 1899 que le ministre conservateur marquis de Pidal, voulant rebrousser chemin, établit un plan avec cinq années de latin, à la fin desquelles on étudiait la rhétorique, comme l'exigeait la tradition depuis l'époque romaine. La réaction de l'opinion publique fut vive, mais les détracteurs n'eurent que peu de temps pour protester : en 1901, un autre ministre imposait un nouveau plan dans lequel l'étude du latin était réduite à six heures par semaine (trois seulement pendant

1. Suite. Cf. cette *Revue* : 1924, p. 266; 1925, p. 65 et 220; 1928, p. 127; 1929, p. 34; 1932, p. 315; 1933, p. 308.

la troisième année et trois pendant la quatrième ; depuis 1903, trois pendant la seconde et trois pendant la troisième). Cette réforme a été en vigueur jusqu'en 1926, et c'est l'état de choses de cette période, dont les effets durent encore, qu'il faut considérer attentivement pour se rendre compte de ce qu'on a fait et de ce qu'il reste à faire.

D'abord, la sélection du professorat était opérée par des procédés très imparfaits. Il y avait les concours (*oposiciones*) : pour pouvoir aspirer à une chaire de lycée, il suffisait d'être licencié ès lettres (section de langues, d'histoire, ou même de philosophie) ; pour les universités, on exigeait naturellement le doctorat. Il n'y avait pas de différence entre les épreuves dans l'un et dans l'autre cas : huit jours avant le concours, on distribuait aux candidats un questionnaire de 150 ou 200 numéros. La première épreuve consistait en une exposition écrite de deux de ces questions tirées au sort, les mêmes pour tous les candidats ; la deuxième était orale ; les candidats devaient répondre à cinq questions — tirées également au sort et différentes pour chacun d'eux — dans l'espace d'une heure ; la troisième épreuve consistait en une traduction accompagnée d'une étude grammaticale d'un texte en prose et d'un texte en vers et presque toujours aussi en un thème tiré d'un auteur classique espagnol. On terminait par deux autres épreuves de nature pédagogique ; mais les deux premières, qui étaient affaire de mémoire, étaient les plus importantes aux yeux des juges et des concurrents. Le jury était composé d'un conseiller de l'Instruction publique, comme président, d'un académicien (qui n'était pas toujours un spécialiste), de deux professeurs et, enfin, d'un avocat ou d'un journaliste. On tâchait de les éblouir par des citations de mots sanscrits, gotiques... qu'on comparait à tort et à travers avec des mots latins, par des listes d'exceptions à telle règle de phonétique ou de morphologie, par des centaines d'exemples de syntaxe où l'on citait pêle-mêle Plaute, Cicéron, Tacite et les auteurs de basse époque, par des statistiques compliquées portant sur les combinaisons métriques. On cherchait à donner l'impression de savoir par cœur les manuels classiques, le *Sommer* ou le *Stolz*, le *Meillet* ou le *Brugmann*.

Avec une telle préparation, le jeune professeur allait occuper son poste dans une ville de province : généralement, il écrivait sa *Grammaire*, surchargée, comme l'auteur lui-même, de connaissances linguistiques de seconde main, entièrement inadaptée à l'âge et à la préparation des élèves.

Avec ceux-ci il n'était en contact, comme nous l'avons dit, que trois heures par semaine. Dans les grandes villes, on avait cent, cent cinquante, et même (à Madrid et à Barcelone) cinq cents élèves. Par où commencer et que faire? Les plus modestes tâchaient d'apprendre à ces élèves les déclinaisons, les conjugaisons et quelques règles élémentaires de syntaxe, de leur faire traduire l'*Histoire sacrée* de Lhomond, quelques fables de

Phèdre ou une biographie de Cornélius Népos, une ode d'Horace ou le début de l'*Énéide*. Il va sans dire qu'après quelques mois la plupart des élèves avaient oublié jusqu'au paradigme de *rosa, -ae*, et qu'on ne gardait des études latines que le souvenir d'un cauchemar.

L'enseignement privé ne valait guère mieux : on y trouvait presque tous les inconvénients de l'enseignement officiel et, en outre, une plus grande incompétence des professeurs.

Quelques-uns de ces élèves venaient plus tard à la Faculté des lettres où, après les trois années finales du baccalauréat[1] consacrées aux sciences naturelles et à la philosophie et une autre année préparatoire à l'Université, où ils étudiaient la logique, l'histoire d'Espagne et la littérature espagnole, ils suivaient un cours de langue et littérature latines, cours unique pour les sections de philosophie et d'histoire, complété par deux autres dans la section de langues.

Et alors commençait la tragédie des professeurs d'Université : que pouvaient-ils faire avec des élèves qui ne connaissaient même pas les premiers rudiments de la grammaire?

Le cas a été décrit par Menéndez Pelayo (*Ensayos de crítica filosófica*, I) dans l'éloge funèbre du professeur Camus, titulaire pendant de longues années d'une chaire de littérature ancienne à l'Université de Madrid : « Il eut le malheur — dit Menéndez Pelayo — de venir trop tard et de naître en Espagne à une époque où les études classiques étaient dans une extrême décadence ; il eut à lutter pendant toute sa vie contre le manque de préparation de ses auditeurs, contre le goût dépravé que beaucoup d'entre eux apportaient des écoles inférieures, contre des habitudes de répétition insensée et mécanique qui semblent incompatibles avec tout enseignement esthétique ou même rationnel. Ce qu'il a fait et ce qu'il a obtenu dans de telles circonstances est presque admirable. Mais nul n'est tenu à l'impossible. Faire sentir les beautés d'un texte à celui qui ne peut pas le lire surpasse toutes les forces humaines et c'est cependant ce miracle que l'on demande à notre Faculté depuis qu'elle existe, sans que nous voyions nulle part espoir de guérison. Que faire alors, sinon ce que Camus a fait à sa grande douleur? Renoncer à la collaboration directe des élèves qui ne pouvaient nullement la lui apporter, donner à ses explications la forme d'une délicieuse causerie avec des traits d'esprit ou de superbe éloquence en se délectant lui-même de la pompe de ses souvenirs et de la magie de ses évocations, faire pénétrer jusqu'au plus lourd et au plus distrait de ses auditeurs non pas la connaissance positive, mais le parfum de la fleur de l'antiquité... »

1. On appelle en Espagne baccalauréat (*bachillerato*) la sanction des études secondaires dont la durée est de six ans (sept, en y comprenant une année préparatoire). Les examens de fin d'année confèrent automatiquement au bout de six ans le titre de bachelier.

On peut dire qu'à cette époque les études latines n'ont pas existé en Espagne. Nous avons eu des latinistes distingués, au courant de la science française et allemande, mais leurs efforts isolés n'ont pas suffi pour relever le niveau général des études. A plus forte raison, on ne pouvait pas songer à un travail de recherche scientifique.

En septembre 1926, un décret du ministère de l'Instruction publique réformait de nouveau l'enseignement secondaire. Le plan établi par ce décret a été très critiqué, avec raison d'ailleurs, il faut l'avouer. Mais, si nous nous bornons à la place accordée au latin, nous avons tout lieu de nous féliciter : le baccalauréat était divisé en élémentaire et en supérieur, avec une période de trois années pour chacun d'eux. Le degré supérieur se subdivisait en deux sections : sciences et lettres. Pas de latin à l'élémentaire, presque pas dans la section de sciences du supérieur. Mais les élèves de la section de lettres avaient pour chaque année six heures de langue latine par semaine, en plus des classes de répétition l'après-midi ; au total, bien que le nombre et la durée des classes de répétition ne fussent pas rigoureusement fixés, on peut calculer comme minimum vingt-quatre heures de latin par semaine au lieu des six de la réforme antérieure. On doit encore ajouter deux grands avantages : on travaillait avec des élèves de treize à seize ans (et non pas de onze à treize) et leur nombre avait considérablement diminué : beaucoup d'écoliers, en effet, ne dépassaient pas l'élémentaire et, parmi ceux qui arrivaient au supérieur, une bonne moitié allait à la section des sciences. Enfin, l'examen final avait lieu non au lycée comme auparavant, mais à l'Université, où le contrôle était fait avec un peu plus de rigueur. Les facultés des lettres étaient simultanément réformées, et les études de langue et littérature latines commençaient dès la première année. Les professeurs d'Universités étaient charmés d'avoir dès le début des élèves qui lisaient les textes sans faire une faute à chaque mot et qui traduisaient même couramment C. Nepos, César et Phèdre, les trois auteurs exigés au baccalauréat.

Après les six années, trois au lycée et trois à l'université, les élèves de la faculté des lettres (section de langues) pouvaient avancer d'eux-mêmes dans l'étude des auteurs. Mais la réforme de 1926 avait été trop bruyamment et trop justement critiquée pour qu'elle pût survivre au ministre qui l'avait édictée. Et, pendant qu'on en préparait une autre, on crut bien faire en retournant au plan de 1901-1903.

Dans la suite, les circonstances politiques n'ont laissé mûrir aucune réforme sérieuse et complète, et, après 1926, il n'y a eu que des essais et des projets. On a d'abord discuté un nouveau plan de caractère cyclique où le latin devait être enseigné tout le long du baccalauréat ; puis on a renoncé à cette réforme et on s'est contenté de prescrire chaque année ce que devaient étudier les élèves entrés au lycée depuis 1931.

C'est donc un plan provisoire qui est en vigueur depuis deux ans. On peut espérer, cependant, que le latin ne perdra rien du terrain gagné.

La situation actuelle des études latines par rapport à celle qu'elles occupaient au début de ce siècle peut être résumée comme suit :

1° Composition des jurys pour les concours. — Le système a été déjà modifié en 1921 : les jurys devaient être formés par quatre professeurs du même degré et de la même discipline que celle qui faisait l'objet du concours et, comme président, d'un conseiller de l'Instruction publique. Actuellement, il y a un conseiller, deux professeurs et deux spécialistes élus parmi des candidats proposés par les universités, les facultés et d'autres organismes.

2° Forme des concours. — Depuis 1931 (règlement du 4 septembre), les concours pour les chaires de latin des lycées doivent commencer par les épreuves éliminatoires de traduction, étude grammaticale et commentaire des textes. Dans les épreuves théoriques finales, on a tâché de restreindre le rôle de l'improvisation et de la mémoire. On ne saurait exagérer l'importance d'un tel changement pour la formation du professorat. A la base des concours universitaires, il y a les travaux personnels de nature scientifique et pédagogique.

3° La création d'un grand nombre de centres d'enseignement secondaire a singulièrement simplifié le problème des classes surchargées. En 1926, on a établi des lycées dans beaucoup de petites villes qui n'en possédaient pas encore : maintenant, c'est sur les grandes villes qu'on fait porter tous les efforts. Madrid (environ un million d'habitants), qui n'avait il y a quelques années que deux lycées, en a maintenant treize ; la province de Salamanque, qui n'en avait qu'un, en compte aujourd'hui quatre : l'ancien lycée du chef-lieu, qui a vu s'accroître son contingent de professeurs, et trois nouveaux dans de petites villes de la province.

4° Pour ce qui est de l'enseignement supérieur, il faut rappeler que les facultés des lettres de Madrid et de Barcelone ont été autorisées, depuis 1932, à s'organiser d'une manière autonome : elles tâchent de réaliser le type universitaire moderne : des cours ont été organisés sous la direction de professeurs espagnols, mais aussi étrangers, comme M. Cl. Zeppa de Nolva, qui nous a été envoyé par la France ; des cours plus élémentaires sont destinés à compléter la préparation des élèves venus des lycées. La Faculté des lettres de Madrid possède même un séminaire de philologie latine et un autre de philologie grecque. On travaille en ce moment à constituer la bibliothèque du premier. Et, en attendant que se soit formé un noyau d'étudiants suffisamment avancés pour y faire des recherches scientifiques sous la direction de leurs maîtres, le séminaire sera sous peu inauguré par une série de conférences d'initiation à la philologie, à la linguistique, à la paléographie, faites entre

autres par les distingués professeurs de l'Université de Madrid, MM. González de la Calle, Alemany Selfa et Millares[1].

Malheureusement, dans les universités de province, qui n'ont pas les mêmes ressources que celles de Madrid et de Barcelone, l'organisation des études n'a guère varié et on continue à étudier en même temps le latin et le grec, l'arabe et l'hébreu, comme on le faisait il y a quatre siècles.

5° Enfin, il faut dire quelques mots des efforts qu'on fait pour acclimater chez nous la recherche scientifique dans le domaine de la philologie classique. On a vu les difficultés de toute sorte qui s'opposaient à l'entreprise. Les professeurs les mieux doués et les mieux renseignés devaient se contenter d'un travail de vulgarisation ou s'enfermer dans l'étude de la Renaissance espagnole.

L'impulsion pour élargir le champ de cette activité est venue de M. Menéndez Pidal, notre grand romaniste, qui a longtemps caressé cette idée. J'en parlerai brièvement, puisque j'ai eu moi-même l'honneur d'être appelé à collaborer à sa réalisation.

Une section d'études classiques a été créée au « Centro de Estudios Históricos » de Madrid. M. Bonfante, professeur à l'Université de Naples, connu par ses travaux linguistiques, et M. Hernando, professeur espagnol, ancien élève de Schulze et d'autres grands maîtres allemands, dirigent la section : avec eux travaillent un certain nombre de jeunes gens récemment sortis des Universités de Madrid et de Salamanque. La première entreprise de la section a été la publication d'un « Boletin de Lingüistica y Filología clásicas », dont le premier fascicule a paru au début de cette année. On projette aussi une Collection de classiques latins avec texte, apparat critique et traduction espagnole : cette collection sera doublée d'une autre série scolaire[2]. Des travaux lexicographiques occuperont aussi l'activité de la section.

Nous n'aspirons pas à une réussite totale et immédiate : nous savons que notre tâche est aventureuse et ardue, mais nous avons confiance surtout dans l'enthousiasme et la volonté des jeunes qui nous secondent et nous espérons que par eux l'Espagne viendra se ranger parmi les pays où les études classiques sont cultivées avec honneur.

José M. Pabón.

Salamanque, janvier 1934.

1. On peut citer aussi comme preuve de l'intérêt qu'on accorde à l'étude de l'antiquité la croisière organisée l'été dernier par la Faculté des Lettres de Madrid, sous le patronage de l'État, et qui a été un plein succès. Les excursionnistes, parmi lesquels figuraient une grande partie des étudiants de Madrid et les plus distingués de ceux des Universités de province, ont parcouru presque tous les lieux célèbres des côtes de la Méditerranée.

2. Notre enseignement universitaire s'est nourri jusqu'à présent des textes des collections françaises Hachette, Budé et Hatier.